

Comment le visage de l'après septembre avait dessiné sur mes traits le délit de faciès.



Par Majid Blal, écrivain et poète

Et soudain, au milieu de la fumée chargée de levure des grosses bières, le visage de l'après septembre avait pris les aises de l'agresseur subit.

Au milieu des clients gonflés de houblon, dans une vieille taverne convertie en faux bistro, le visage de l'après septembre avait renfrogné ses sourcils, roulé ses mécaniques, et froncé de l'œil pour que le regard puisse justifier la défense d'une certaine idée de la civilisation en allant au front.

Ce jour-là, du 20 mars 2003, est tombée l'effectivité du verdict de méfait, de crime et de délit qui a succédé à la présomption de culpabilité et qui de facto avait rendu caduque la suspicion qui planait sur tous les Frisés, Bronzés, Arabes, Musulmans depuis le 11 septembre...

Et soudain, au milieu de mes certitudes citoyennes, de mon indiscutable appartenance volontaire, consentie, sentie à ce pays, cette province, cette ville, ce bistro, j'ai senti le second mouvement tellurique du déni des acquis.

Au milieu d'une construction identitaire en pleine altérité, en plein processus de confirmation d'une citoyenneté d'appartenance travaillant à apprivoiser et à être adopté par mes autres miens, j'ai ressenti le ressac de la seconde secousse sis-

mique dans mon être, dans ma tête, dans la négation de tous les statuts constructifs, valorisant et citoyens.

Ce soir-là, j'avais décidé de sortir bien que, dans la communauté maghrébine de Sherbrooke, la prudence était de mise. Cette catégorie avait commencé à goûter aux effets des amalgames et des visées ostracisant depuis la destruction des tours du World Trade Center et ne se risquait point à provoquer, par sa présence, des situations conflictuelles. Les Maghrébins aspiraient à l'invisibilité pour ne pas subir...

Il arrive parfois que, que ce soit pile ou face, c'est ton faciès qui dérange.

Ce soir-là j'avais choisi de demeurer citoyen et d'exercer mes droits de citoyen surtout que je n'avais rien à me reprocher et comme à l'accoutumée j'ai investi le Bistro « Les beaux dimanches » où j'avais mes habitudes.

Et pour la première fois depuis des décennies, j'ai été la cible de propos racistes. Un grand costaud à l'allure d'un dur accompli me pointa de l'index, s'approcha de moi et m'invectiva de tous les jurons appris à l'école de sa vie. Son complice, souriant, approuvait toutes les insultes et renchérissait par-dessus le marché des tabarnak et des ostie en profusion et qu'il trouvait insuffisants pour la grandeur de ma gueule.

Ce soir-là, j'étais devenu un terroriste, un jaloux de la civilisation, un ingrat profiteuse des largesses du pays, un sauvage, un bipède qui devrait retourner dans son pays ! Dans sa grotte, un membre de la secte oussamiste, un Islamiste qu'il faudrait éradiquer comme cela devrait être pour tous les autres. Comme les mots ne suffisaient pas, l'énergumène essayait de s'en prendre à moi physiquement. Sarah-Lou, la belle et charmante serveuse, s'offusqua, avertit l'agresseur et finalement refusa de le servir en le traitant d'ignorant, de Red Neck...

« La nature crée des différences; la société en fait des inégalités »
Tahar Ben Jelloun

On pourrait toujours palabrer sur

l'importance qu'il faut donner à cet épisode. Épisode que certains ramèneraient à un fait divers banal et sans pertinence mais pour moi, ce jour-là avait tracé l'horizon de tout ce qui se prépare pour les années à venir dans la sphère fermée du rejet, de la ségrégation, de la discrimination au travail, de la stigmatisation, de la haine, du racisme, de l'islamophobie et de tous les jugements de valeur que subiront les citoyens canadiens issus des pays dits arabes ou ayant comme confession l'islam.

Ce jour-là, j'ai su que je n'étais plus un citoyen comme les autres mais que, désormais, j'avais un statut flou puisque dans certains imaginaires, il se pouvait que je fasse partie comme tous les autres de cellules dormantes, des êtres vils, perfides, retors, fourbes à l'image de tous les Arabes dans la vision hollywoodienne de l'univers. Nous ne pouvons être qu'une menace qui risque de se faire exploser n'importe où à tout moment.

Ce jour-là j'ai porté le stigmate et je suis devenu, comme tous les frisés, un paria !

L'attaque du 11 septembre avait ébranlé le monde, moi compris. Elle avait été la première vague d'un dévastateur tsunami. Je pouvais au moins me dissocier, condamner, dire l'horreur que je ressens, être solidaire des victimes innocentes et de leurs familles... La deuxième vague du 20 mars 2003 m'a intégré dans la vicissitude.

Le 11 septembre a ouvert l'ère des amalgames, des doutes, des contrôles d'identités. L'attaque de l'Irak en 2003 avait ouvert la chasse aux sorcières et la certitude que tous ceux qui ont la culture arabe, la religion musulmane pratiquée ou non et surtout le faciès qu'on a établi en conséquence, ne peuvent être que coupables par conviction, par doute et surtout par association.

Ce jour-là, l'ancien immigrant devenu membre d'une communauté dont je me targue d'être partie prenante comme richesse de la diversité et de l'identité multiple aux services d'une société plurielle, le résident de la

seule ville où j'ai déposé mes baluchons depuis un certain 28 septembre 1981, l'intellectuel qui se soucie du vivre ensemble, qui se préoccupe de l'intégration et de l'acceptation de tous membres, qui privilégie la citoyenneté d'appartenance comme vecteur de la citoyenneté participative, a subi la raclée du rejet et de la réclusion.

Toute cette construction identitaire travaillée, sentie, assumée est tombée au pied du bar parce que les ratures du 11 septembre 2001 avaient caricaturé mes traits pour justifier la hiérarchisation des faciès et de la citoyenneté.

Ce jour-là : du 20 mars 2003, ma gueule avait pris l'empreinte digitale de l'ennemi de la « civilisation ». La couleur de la mauvaise teinte, le sourire de la cellule dormante, le regard de la menaçante fourberie dont la griffe vaseuse hollywoodienne avait toujours catalogué les humains issus des ailleurs non digérés. Il fallait bien trouver des boucs émissaires et crier « Au coupable ! Il sont parmi nous »

S'il fallait que je prenne un taxi ce soir là, je me demanderais toujours si je n'avais pas agi par lâcheté.

Je n'ai pas quitté les lieux bien que plusieurs m'avaient conseillé de faire le vide parce que ma persistance à rester sur place pourrait être interprétée comme un défi...

Je suis resté sur place, plus par crainte de développer la peur que par bravoure, et plus tard en sortant pour rentrer chez moi, j'ai marché car c'était ma décision de ne plus baisser la tête ni de fuir devant l'adversité. S'il avait fallu que je prenne un taxi cette nuit-là, je me demanderais toujours si je n'avais pas agi par lâcheté.

En arrivant chez moi, le poème qui commence par « Je n'y suis pour rien » et qui a été mijoté dans ma tête pendant la marche nocturne, venait d'être écrit d'une seule traite. Cette nuit-là, en rentrant, il a suffi de m'asseoir et de coucher sur papier tout ce qui m'habitait. Ainsi naissait le recueil « Cris des sans voix »